

CHRONIQUE

Le passage du Czar à Berlin a été l'occasion de fêtes brillantes ; mais s'est-il amusé au milieu des mille précautions qu'il est obligé de prendre pour protéger sa vie ? Le train dans lequel il voyage est une véritable forteresse. Les parois extérieurs des chars sont en fer, les parois intérieurs en acier. Il y a entre les deux un espace de 8 pouces rempli en liège. La même protection existe pour la communication d'un char à l'autre. Le czar change constamment de char, afin qu'on ne sache jamais dans lequel il se trouve.

* *

Il y a eu ce fait singulier, aux fêtes de Berlin, que trois impératrices du même royaume, étaient présentes. Des trois, la mère de l'empereur, la fille de la reine Victoria, l'impératrice Frédéric joue le rôle le plus effacé, parce qu'elle est impopulaire en Allemagne. Cependant, cette impopularité tient à peu de chose : à un simple caprice de femme. Il y a deux ans, la Reine était allée la voir chez elle. Il existe dans le palais royal de Berlin une chambre consacrée à la mémoire de Louise de Prusse, qui, en Allemagne, a laissé la réputation d'une sainte. Cette chambre est sacrée ; les Allemands n'en franchissent pas le seuil sans s'agenouiller. On n'en a jamais changé l'ameublement ; et pas un mortel n'y a couché depuis la mort de la reine Louise.

Hélas ! Fatalité ; la reine Victoria ne passait qu'une nuit à Berlin. Le château étant rempli de monde, on fit coucher la reine d'Angleterre dans la chambre de Louise de Prusse. Le lendemain, d'un bout à l'autre de l'empire allemand, les populations bondissaient de rage à la nouvelle de cette profanation, qui n'est pas encore oubliée.

Cela ne veut pas dire que l'impératrice soit à plaindre. Elle tient du parlement anglais une pension de \$300,000 par année. Son mari lui a laissé une pension additionnelle de \$200,000 par année. Elle vient d'hériter de l'excentrique duchesse de Galliera d'un revenu de \$60,000 ; et comme elle a les mêmes idées que la Reine sur l'économie, elle n'a jamais rien dépensé de cet immense revenu, qui s'est capitalisé, au point qu'elle retire aujourd'hui \$700,000 par année.

* *

Les découvertes merveilleuses vont leur train. Après l'élixir du Dr Brown Sequart, vient celle du Dr Luys, de Paris, membre de l'Académie de Médecine. Il guérit à peu près toutes les maladies avec le même remède : l'application d'un miroir. Tout le monde a dû s'amuser en faisant tomber les rayons du soleil sur un miroir et promener ensuite cette réflexion de lumière dans un appartement. La moindre déviation du miroir donne au rayon de soleil une vitesse vertigineuse qui fatigue la vue et énerve. Le Dr Luys soigne avec le rayon de soleil en agitant vivement le miroir. La lumière passe devant l'œil tellement vite qu'elle semble un point fixe, mais ce point est d'une intensité proportionnée à sa vitesse. Il guérit immédiatement les cas d'épilepsie, de paralysie, d'hystérie et toutes les maladies nerveuses ; car l'effet subit du rayonnement qui frappe dans l'œil équivaut à un coup de foudre, tant la fascination est puissante. Le patient perd connaissance et lorsqu'il se réveille il est guéri.

* *

Mais comme les Etats-Unis ne veulent pas se laisser devancer dans le genre merveilleux, voici qu'un Dr A. W. S. Rotherwel de Brooklyn, a trouvé le moyen infailible de découvrir sans creusement du sol, les gisements de minerais ainsi que les sources d'huile. Il a formé un syndicat de capitalistes philadelpiens. L'inventeur du procédé qui s'appelle Psychométrie est le professeur Denton de Boston ; mais le Dr Rotherwel l'a perfectionné. C'est une espèce de divination, que, du reste, il refuse d'expliquer.

* *

Notre ami X... réunit à peu près toutes les qualités. Il est célibataire, militaire et digne. Quelques amis se rencontrent l'autre jour dans son cabinet d'étude : un véritable musée. L'un d'eux décroche de la panoplie une superbe épée et commence à plaisanter X... sur l'usage féroce qu'il doit en faire, quand notre ami reprend solennellement :

— Vous n'avez pas passé par là vous autres. Moi, je me souviendrai toujours du samedi où j'ai tiré cette épée pour la première fois.

Chacun flaire une aventure, une confidence, et nous l'interrompons :

— Ah ! bah ! Pas un de nous n'a jamais soupçonné que cette épée eut pu devenir dans tes mains un instrument de remords.

— Pour être tout à fait exact, reprit-il, je n'ai pas dit : remords. Vous ne m'avez pas laissé finir. Je voulais, de fait, ajouter que la première fois que j'ai tiré cette arme, c'était à la raffe.

* *

On a plus d'une fois plaisanté sur la vanité des hommes qui ne peuvent passer devant un miroir sans se regarder. Puis, instinctivement, ils ramènent une boucle de cheveux, un coin du faux col ; ils se gonflent l'estomac et prennent des attitudes de conquérant. Cette faiblesse du sexe fort est restée longtemps un mystère. Mais enfin l'un des nôtres en a trouvé le secret. C'est que, voyez-vous, mesdames, les hommes n'ont que ce moyen de constater s'ils ont assez pris de petits verres dans le cours de la journée. Quand le teint se maintient au naturel, que la cravate reste à sa place et que les cheveux sont encore dociles, tout est bien. La nature a tant de ressources ! Quand elle voit l'homme en danger, elle lui fournit l'instinct du miroir.

* *

Les événements des derniers temps ne sont pas fort nombreux. L'affaire Morrisson ayant cessé d'alimenter la chronique, il ne me reste qu'à prêter l'oreille aux commentaires de la foule sur l'issue du procès. Deux bons bourgeois, causant, l'autre jour, dans les petits chars, m'ont appris la raison de la sentence portée contre Morrisson. Il suffit, du reste, de la mentionner pour que mes lecteurs la comprennent comme moi.

— Je pensais bien, disait l'un, qu'ils auraient condamné Morrisson pour la vie.

— Tu connais son tempérament bouillant, reprend l'autre ; ça aurait été le tuer, parcequ'il serait mort avant.

— Ah ! par exemple, ça, j'admets que c'est une raison pour le juge.

* *

La fréquentation des tramways est une source abondante de surprises. L'autre jour, une querelle s'engage sur la rue Ste. Catherine entre une jeune fille ou jeune femme et le conducteur. — J'ai payé.

— Je vous dis que non. — Je dis qu'oui. — Je dis que non. Je ne me laisse pas prendre à vos airs d'innocence.

— De l'innocence ! reprend la dame ; j'en ai, en effet. Je puis vous en montrer quatre fois plus que vous en savez, de l'innocence.

* *

L'autre jour, il entre une espèce de tramp, dont les manches ne vont qu'au coude et les pantalons qu'au genou.

— Dis donc, l'ami, dit un farceur, où as-tu pris ces pantalons ?

Le tramp, qui n'est pas bête, lui répond du même ton :

— Dans le pays où ils poussent.

— Dans ce cas, reprend le farceur, tu les as cueillies six mois trop vite.

TOUCHE A TOUT.

Sur la rue St. Joseph :

Une nouvelle pratique. — Avez-vous des pardessus ?

M. Reischoffein. — Certainement : les plus beaux de la Puissance.

La pratique. — Je vais vous dire : il m'en faut un pour \$4.

M. Reischoffein. — Bien. Vous savez...

La pratique. — Ce n'est pas ça ; en avez-vous un pour \$4.

M. Reischoffein. — Bien...

La pratique. — Pas de blague ! dites oui ou non.

M. Reischoffein. — Je vais vous dire oui d'une autre manière. J'en ai de \$5. Si je puis vous en vendre un de \$8, je baisserai mon prix de l'autre à \$4. Tenez ! Entrez, nous allons diviser la différence et celui-ci est à vous pour \$7.

Devant le Recorder :

Le témoin, (qui a le nez tordu, la bouche de travers le regard faux et qui jure encore plus croche que sa figure) veut trop prouver. — C'est comme je vous le dis. Votre Honneur, sept heures et cinq minutes sonnaient, quand l'accusé est entré.

Le Recorder. — Je n'ai jamais encore entendu une horloge sonner sept heures et cinq minutes.

Le témoin, (sans se déconcerter) : — J'ai dit 7 heures et 5 minutes pour être minutieux, parce que je savais que l'horloge avait 5 minutes en arrière.

— As-tu remarqué comme l'organiste a enlevé, ce matin, au mariage d'Ernest, la marche de Mendelssohn ? Cristi ! Quelle âme, quelle vivacité, quel feu !

— Tu ne sais donc pas que le Parlement lui a voté son divorce hier soir ?

Patient. — Dieu, docteur, que ce remède-là est fort !

Le médecin. — C'est un remède héroïque ; quelquefois il guérit, quelquefois il tue.

Le patient. — Combien ça prend-il de temps pour le savoir ?

Le médecin. — Juste une heure. Bien, maintenant, restez calme... Allons, ce n'est pas si long, une heure ! Prenez sur vous !

Monsieur Latulipe est le plus grand gouaillieur du monde. Pendant dix minutes il exaspère madame Lamalice qui cherchait vainement la riposte méchante. Enfin, il prête le flanc :

— Madame, si je dis cela, ce n'est pas pour faire de réflexions.

— Je vous crois, les corps lumineux seuls peuvent faire des réflexions.

— Si ce n'était que d'une chose, j'épouserai cette jeune fille.

— Qu'est-ce qu'elle a donc ?

— Qu'elle ne veut pas de moi.

Elle. — J'aime mieux l'été que l'automne.

Lui (habitué à veiller tard). — Pourquoi donc, mademoiselle ?

Elle. — Parce que les soirées sont plus courtes.